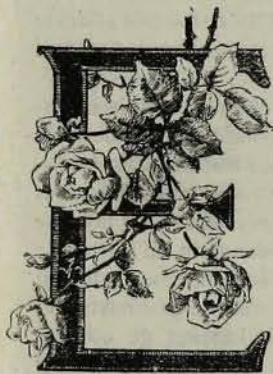


M^{me} BEECHER-STOWE

ET L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE EN AMÉRIQUE



À ce moment où la publication des lettres de M^{me} Beecher-Stowe et celle des intéressants souvenirs de son amie, M^{me} Fields, prêtent en Amérique comme un regain de popularité à l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, il semble opportun de faire connaître en France l'histoire intime, trop peu répandue

jusqu'ici, de cette vaillante antagoniste de l'esclavage. Avoir provoqué de façon si puissante et si active une pareille révolution morale, révolution qui, considérée au seul point de vue historique, serait encore un des grands événements du siècle, c'est un titre de gloire dont plus d'une femme aux États-Unis peut du reste revendiquer sa part. Nous allons essayer de rendre justice à toutes, après avoir mis au rang qui lui convient l'instigatrice du mouvement, celle dont M^{me} Annie Fields a résumé l'œuvre en quelques lignes si éloquentes : « L'instinct de son âme voulut et sut agir, plus fort que sa pensée ou que sa volonté. L'attitude que lui avait donnée la nature était toute contemplative, mais son cœur fut comme un charbon ardent déposé sur l'autel de l'humanité. Elle se leva dans la nuit, pourrait-on dire, et l'offrit ce cœur pour le

salut de l'esclave avec des larmes, avec des prières. Et, dans sa foi profonde, elle n'éprouva ni crainte, ni surprise quand, le matin venu, elle vit à la place un grand feu qui, en brûlant, éclairait de ses vives lueurs la terre entière. »

— Ainsi, dit le président Lincoln, lorsqu'elle lui fut présentée, au moment le plus terrible de la lutte entre le Nord et le Sud, qui devait se terminer par l'union de tous les États et par l'affranchissement de la race de couleur, — ainsi voilà cette petite femme qui a fait cette grande guerre ?

Personne, à première vue, ne paraissait moins capable de remuer le monde que cette frêle et délicate créature aux épaules un peu voûtées comme par la fatigue, mise très simplement toujours et sans aucun souci de la mode, si peu pénétrée, d'ailleurs, de son propre mérite, qu'après avoir été adulée dans toutes les langues, par les peuples et par les princes, elle répondait à un admirateur qui la félicitait d'avoir écrit ce livre de rédemption, *La Case de l'oncle Tom* :

— Ce n'est pas moi qui l'ai écrit.

— Ce n'est pas vous ? Qui donc en ce cas ?

— C'est Dieu. Je n'ai fait qu'obéir à sa dictée.

Elle était absolument sincère ; son éducation, son entourage, sa vie d'efforts, de sacrifices constants, de parfait oubli d'elle-même, l'avait préparée à croire aux miracles.

Elle appartenait à une famille où la vertu était



héréditaire, sans préjudice de l'esprit. Émigrés dès l'origine de la colonie, les ancêtres de M^{me} Stowe paraissent avoir été, sans exception, des gens de grand savoir et dévoués au bien public. Son père, le docteur Beecher, ministre de la religion protestante, était fixé à Litchfield, Connecticut, quand elle vint au monde le 14 juin 1811. L'enterrement de sa mère fut presque le premier événement qui marqua dans le souvenir de la petite fille; il lui restait le sentiment vague de la douceur angélique de cette jeune mère, de son amour pour les fleurs, de son adresse à toute sorte de jolis ouvrages conservés dans la maison comme des reliques. Quand le docteur Beecher voulait obtenir quelque chose d'elle, venir à bout du caractère assez difficile qu'elle montrait avec tout autre que lui, il n'avait qu'à parler de sa mère. Harriet était un enfant impétueux, turbulent, mais d'un cœur tendre, qui s'ouvrit tout de suite au dévouement. On la vit soigneuse et déjà maternelle envers son petit frère Henry, plus jeune qu'elle, quand tous deux commençaient seulement à trotter, la main dans la main, jusqu'à l'école.

Huit enfants, c'était une bien nombreuse famille à régenter pour le pauvre pasteur. Cette nichée de poussins rustiques, se suivant de tout près, également turbulents, gauches, brusques et timides à la fois, fut couvée par un oiseau de tout autre espèce, un véritable oiseau de paradis dont l'arrivée imprévue produisit une sensation extraordinaire. Harriet avait six ans quand elle fut réveillée une nuit, dans le dortoir où étaient rangés plusieurs petits lits côte à côte, par un bruit qu'elle interpréta tout de suite joyeusement. Le père était en voyage depuis quelque temps : sans doute il revenait à la maison. Oui, c'était bien sa voix ! Petits frères et petites sœurs se dressent sur leur séant :

— Papa ! Voilà papa !

Une voix gaie répond :

— Et voilà maman !

La belle dame qui venait d'entrer les embrassa tous, leur dit qu'elle les aimait, qu'elle serait leur mère et, lorsqu'ils voulurent se lever pour lui faire fête, les pria de rester tranquilles, vu qu'ils la retrouveraient le lendemain matin. Mais cette scène avait tellement le caractère d'un rêve que le lendemain, ils ne pouvaient en croire leurs yeux quand cette princesse, cette fée leur abandonna ses mains d'une blancheur de perle et leur permit de jouer avec ses bagues.

Jamais belle-mère ne fit une plus jolie apparition et, toute sa vie, elle sut rester à la hauteur de ce premier moment, sans relâche occupée de sa nombreuse famille adoptive. Harriet et son frère Henry se suffisaient d'ailleurs à eux-mêmes, ne se quittant pas une minute. Le jour vint cependant où cette intimité fut rompue; la petite sœur passa de l'école mixte dans une académie de jeunes demoiselles où elle se distingua par sa précoce intel-

ligence. Là, il était d'usage de lire en réunion publique les meilleures compositions des élèves. Quelques pages aussi bien pensées que bien écrites sur un sujet élevé, l'immortalité de l'âme, provoquèrent, de la part de son père qui était dans l'auditoire, cette question : — Qui a écrit cela ?

— Votre fille, lui répondit-on.

Harriet ne put se méprendre à l'expression d'étonnement joyeux qui éclaira le visage du docteur Beecher. Ce fut peut-être l'unique minute de sa vie où elle connut l'orgueil.

Litchfield, qu'habitait la famille du ministre, est un village délicieux au point de vue pittoresque, situé dans une région de lacs, de collines boisées. Harriet eut de bonne heure le sentiment exalté de la nature. La vie que l'on menait au presbytère était très simple; les enfants travaillaient au bûcher ou à la cuisine en guise de récréation, les petites filles aidant leurs frères à rentrer le bois et à faire de rudes besognes, tandis que le père stimulait leur activité par de merveilleuses histoires. La récompense, c'étaient des promenades ou des parties de pêche; les soirées de lecture, les concerts en famille s'ajoutaient à ces passe-temps et, tout en s'évertuant des bras, Harriet était capable, à treize ans, de traduire Ovide. Elle écrivit même un drame en vers qui se passe à Rome sous Néron et où éclate cette ferveur religieuse, brûlante chez elle à l'état de passion. Chercher le devoir, l'accomplir coûte que coûte, tel fut son souci continu. Elle s'efforçait d'aider une sœur aînée dans la direction de l'école qu'avait fondée celle-ci.

Le docteur Beecher, cependant, s'était transporté à Boston, où son originalité reste dans le souvenir de tous. Persuadé de l'utilité d'une double lutte physique et morale pour mater les nerfs et maintenir un juste équilibre, l'excellent homme surprenait souvent ceux qui venaient lui parler de leurs affaires spirituelles, en accomplissant devant eux à l'improviste des prouesses de gymnastique. D'autres fois, on le trouvait lançant de côté et d'autre de grandes pelletées de sable ou sciant du bois avec fureur. Devait-il prêcher, il était toute la journée, comme de coutume, à la disposition de ceux qui disaient avoir besoin de lui, puis, deux heures avant de monter en chaire, il se précipitait dans son cabinet, et, après avoir fait un peu d'haltères ou de trapèze, couvrait d'hiéroglyphes un nombre considérable de petits bouts de papier, en réclamant à grands cris une épingle pour les réunir. La cloche sonnait; au dernier coup, il descendait l'escalier comme un ouragan, tous ses petits papiers cachés dans le fond de son chapeau, son habit de travers, sa cravate dénouée; il échappait, avec des protestations impatientes, aux mains qui voulaient corriger ce désordre, prenait sa femme sous son bras comme un sac, et l'entraînait dans une course à perdre haleine jusqu'à l'église, où il se frayait un chemin au milieu de la

foule attirée par ses grands talents de prédicateur.

Devenue vieille, Harriet, par ses absences et ses bizarreries, rappela son père de plus en plus, mais cette originalité n'eut jamais rien d'agressif ni de gênant pour personne.

A vingt ans, l'excès de travail dans tous les genres, l'absence de toute distraction, le surmenage, en un mot, lui avait fait perdre la robuste santé de son enfance. Le garçon manqué qu'était Harriet à Litchfield était devenu peu à peu une jeune fille délicate; elle ne reprit jamais le dessus, ce qui ne l'empêchait pas de se charger, sans mesurer ses forces, de très lourds fardeaux. L'une des charges qu'elle s'imposa ainsi fut de consoler dans son deuil le professeur Stowe, veuf, depuis peu, de sa meilleure amie. Le désespoir où il était lui faisait une telle pitié qu'elle s'acharna résolument à le guérir, et elle y réussit, puisqu'elle devint sa femme.

Le docteur Beecher était alors président d'une école de théologie à Cincinnati, et M. Stowe y professait. C'était un original, lui aussi, quelque peu visionnaire.

« J'épousai, racontait plus tard M^{me} Stowe, un homme riche en grec, en hébreu, en latin, en arabe, pauvre de tout le reste. » Elle disait en riant qu'elle était entrée en ménage avec si peu de vaisselle et de batterie de cuisine que le tout valait bien cinquante francs. « Le premier argent que je gagnai en écrivant, ajoutait-elle, fut consacré à l'achat d'un lit de plumes, car nous avions des bibliothèques très bien garnies, mais peu de matelas ! »

En fait de richesse, elle eut sept enfants qui ne lui laissaient pas un moment de tranquillité, vu la presque impossibilité, pour les gens de condition modeste, de se faire servir en Amérique. Au moment où ses difficultés paraissaient le plus insurmontables, elle s'écriait : « Eh bien, je ne changerais pas mes enfants pour toute l'aisance, le loisir et le plaisir que je pourrais avoir sans eux. »

La vie conjugale des Stowe avait commencé par un sacrifice. A peine mariés, ils durent se résigner à une séparation, le professeur ayant été délégué en mission pour visiter les écoles européennes, en vue de réformes nécessaires dans celles de Cincinnati. Comme il s'attristait assez naturellement, sa jeune femme, avec l'absence d'égoïsme qui demeura toujours le trait principal de son caractère, faisait ressortir toutes les raisons qu'il devait avoir d'être satisfait, affirmant qu'elle voudrait être un homme, et à sa place, le conjurant de profiter de l'aubaine sans regarder derrière lui. Pendant son absence, elle mit au monde deux filles jumelles, ce qui ne l'empêcha pas de collaborer au journal de la localité. Elle écrivait à l'absent des lettres quotidiennes très intéressantes où l'on voit poindre et se développer le thème de l'abolition de l'esclavage, qui commençait à préoccuper les meilleurs esprits. Elle

ne s'y donnait pas encore comme elle le fit plus tard ; la possibilité d'en finir avec une institution qui passait pour légitime, au nord comme au sud des États-Unis, était fort discutée dans ce temps-là. On se rendait bien compte du crime qu'il y avait eu à transporter jadis, de la vieille Afrique ténébreuse dans le Nouveau Monde, une marchandise humaine exploitée, maltraitée, vendue et revendue, toujours à la merci du maître, de son caprice et de ses exigences ; mais on ne voyait pas de remède au mal accompli, et on distinguait très clairement, au contraire, les inconvénients, les périls, les injustices mêmes qui pouvaient résulter de l'émancipation. Il était encore loin, le jour où le président Lincoln, dans un message mémorable, jeta ces énergiques paroles : « Si la volonté de Dieu est que la guerre se prolonge jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un foyer debout, jusqu'à ce que rien ne reste de tous les trésors amassés par le labeur sans rétribution de l'esclave, jusqu'à ce que chaque goutte du sang qui a coulé sous le fouet soit expié par le sang qui coulera sous le sabre, nous ne pourrions que nous incliner et dire : « Seigneur, tes voies sont justes et infaillibles. »

Non, M^{me} Stowe ne portait pas encore en elle, fût-ce à l'état de germe, *La Case de l'oncle Tom* ; cependant, ce fut à Cincinnati, au bord du grand fleuve qui sépare l'Ohio du Kentucky, qu'elle emmagasina, comme à son insu, les paysages, les caractères, les scènes évoquées plus tard dans son célèbre roman. Les écrits moins ambitieux qu'elle publiait alors n'avaient d'autre but que d'apporter un peu de bien-être à sa famille, chaque année plus nombreuse. Une de ses amies a raconté drôlement comment elle venait à bout de cette tâche, malgré les obstacles. Il s'agissait, par exemple, d'un récit commencé dont l'éditeur attendait la fin. L'amie trouva Mrs Stowe tout au métier de nourrice, son plus jeune enfant sur les genoux, et surveillant les deux autres, qui commençaient à marcher.

« — Allons, Harriet, vous avez donné votre parole. Exécutez-vous de bonne grâce.

— Comment faire ? C'est jour de nettoyages, et baby perce une dent !

— Les nettoyages peuvent être remis à demain ; quant aux dents de baby, cela n'en finira pas. Voyons, en trois heures, vous pouvez avoir fini, et il y a certainement économie à le faire : deux dollars la page, pensez-y, ma chère.

— Mais j'ai une nouvelle bonne à former. Les affaires de cuisine !...

— Nous les expédierons. Descendez votre encrier et, tout en dirigeant la nouvelle bonne, vous écrirez au moins quelques lignes par-ci par-là.

« Je l'entraînai, et, dix minutes après, la voici installée dans la cuisine ; devant elle, une table avec de la farine, un rouleau à pâtisserie ; d'un côté, des œufs et du gingembre ; de l'autre, du porc, des haricots et différents ingrédients. Le

four chauffe ; Mina, une nymphe de la plus belle couleur chocolat, attend les ordres.

— Tenez, Harriet, prenez ce buvard, écrivez sur vos genoux, peu importe l'écriture.

— Bon, soupirez la pauvre femme avec résignation. Mina, faites comme je vous ai dit. Où en étais-je ?

— Voilà : Frédéric avait fait sa déclaration, il appelait Hélène son ange gardien.

— Oui, oui, dit-elle en réfléchissant pour ressaisir le fil de l'histoire.

— Madame, est-ce que le porc se servira sur les haricots ? demande Mina.

— Vous voyez bien, dit Harriet, découragée. C'est impossible. Il faut y renoncer.

— Non, de grâce, encore une épreuve. Je vais poser baby sur le tapis puisqu'il consent à rester tranquille, et vous me dicterez. Votre dernière phrase est celle-ci : « Elle appuya sa tête sur ses mains, les larmes ruisselaient entre ses doigts. » Que dois-je ajouter ?

— Mina, versez un peu plus de lait, dit Harriet.

— Allons, ma chère, laissez-moi expliquer à Mina ces sortes de choses et reprenez la plume.

« Patiemment, Harriet se remit à écrire et mes connaissances culinaires vinrent tant bien que mal au secours de l'inexpérience de Mina jusqu'à ce que la seconde page fût couverte.

— A la bonne heure ! C'est à vous de lui apprendre maintenant. Je suis au bout de mon rouleau. Dicter encore.

« Sans un mot d'objection, la docile Harriet plongeait ses mains dans la farine.

— Vous vous êtes arrêtée là-dessus, lui dis-je : « Mes enfants sont ma dernière consolation ici-bas. »

— Madame, qu'est-ce qu'il faut que je fasse du gingembre ? demanda Mina.

— Laissez-le tranquille.

— Et ces coquilles d'œufs ?

— Jetez-les.

« Je répétais :

— Ma dernière consolation ici-bas !

« Elle dicta :

— Laissez-les moi encore... un peu plus longtemps.

— Combien de temps dites-vous qu'il faut laisser le pain d'épices dans le four, Madame ?

— Encore cinq minutes, Mina.

— Un peu plus longtemps ! répétais-je d'une voix suppliante.

« Et nous partîmes toutes deux d'un franc éclat de rire. Ainsi, en faisant la cuisine, en griffonnant, en berçant les enfants et en riant, nous achevâmes le manuscrit. Son éditeur l'eut le lendemain. »

Cependant son mari lui répétait avec conviction :

— Vous êtes née pour être femme de lettres ; Dieu le veut et il n'y a pas à contrecarrer sa volonté. De grandes œuvres seront signées Harriet Beecher-Stowe. Allez droit devant vous. Du courage !

Ce n'était pas le courage qui lui manquait. C'étaient le temps et la force. Il s'aperçut enfin qu'elle n'en pouvait plus et lui conseilla d'aller se reposer chez un de ses frères, mais à peine fut-elle partie qu'il lui écrivit :

— Ma chère, revenez aussi vite que vous le pourrez. Le fait est que je ne puis vivre sans vous. Il n'y a pas de femme qui vous ressemble dans le vaste monde. Qui donc a tant de talent avec si peu de vanité, tant de réputation avec si peu de pédantisme, tant de littérature avec si peu d'extravagance, tant de douceur avec si peu de faiblesse, tant des meilleures choses avec si peu des autres ?...

Rien n'égalait la tendresse involontairement égoïste de M. Stowe pour sa femme. Il ne cessait de répéter qu'elle était la personne la plus intelligente et la plus agréable qui existât dans tout le cercle de ses connaissances. A quoi M^{me} Stowe répondait : — Si vous n'étiez déjà mon mari bien-aimé, je deviendrais certes amoureuse de vous.

Jamais sympathie plus parfaite n'exista entre deux époux, mais justement l'opinion si haute que M. Stowe avait d'Harriett l'empêchait d'admettre qu'il pût y avoir des limites à ses prouesses dans tous les genres, comme ménagère, mère de famille, ou écrivain ; rien ne l'étonnait de sa part, quoiqu'elle fit. Mrs Stowe était loin de posséder la même confiance en elle-même ; malgré les instances de son mari qui flattaient chez elle une vocation naturelle, elle hésitait beaucoup à se consacrer aux lettres. Il y avait ses enfants, tous très délicats, très nerveux, de caractères compliqués et bizarres ; elle ne se trouvait pas le droit de leur dérober une parcelle de son temps, persuadée que l'éducation est œuvre de contact et d'exemple, que les enfants ne font pas ce qu'on leur dit, mais ce qu'ils voient faire.

En outre, le malheur s'acharnait contre eux tous. Le collège dont son père était président et où enseignait son mari fut infesté par la fièvre typhoïde ; il fallut soigner les malades. Le salaire du professeur Stowe était assez incertain ; la gêne, presque la misère, les pressait de plus en plus et ni l'un, ni l'autre, avec cela, n'avait à un degré quelconque ce qu'on appelle le sens pratique. Ils faisaient passer avant tout le devoir et, avant tous les devoirs, la charité ; le reste ne les touchait guère. Mrs Stowe, avec six enfants et deux bonnes, était souvent forcée de faire la cuisine elle-même, de laver la vaisselle, de vaquer aux plus grossières besognes. Les responsabilités de toute sorte qui pesaient sur elle l'écrasaient ; plus d'appétit, plus de sommeil. Le professeur s'efforçait bien de l'aider, mais maladroitement, on peut le croire.

— Mon mari, écrit-elle quelque part, fait des progrès merveilleux dans son rôle de bonne d'enfants. Vous ririez de le voir, ses lunettes sur le nez, conduire au lit la petite troupe de bambins en robe de nuit, les rassemblant comme une poule appelle ses canetons.

Et elle le plaint d'avoir une femme si incapable.

Un secours tombé du ciel, pour ainsi dire, lui permit cependant d'aller prendre certaines eaux qu'on lui recommandait et qui eurent raison d'une faiblesse toujours croissante; mais ensuite M. Stowe tomba malade à son tour. Quand on voit les détails de cette lutte misérable et terre à terre, renouvelée à toutes les heures, on ne comprend pas comment le cerveau de la vaillante femme put y résister. Pour comble de malheur, le choléra éclata à Cincinnati et elle perdit un de ses fils.

Ce dernier événement acheva de dégoûter les Stowe d'un pays où ils avaient déjà tant souffert. Ils quittèrent l'Ouest pour gagner New-Brunswick. Le professeur y avait été nommé à un nouveau poste; alors vinrent les difficultés de l'installation en pays inconnu, avec de minces ressources. Les lettres de Mrs Stowe sont à ce sujet les plus spirituelles du monde; on assiste à toutes ses expériences; elle est tour à tour tapissier, peintre, décorateur, elle se moque d'elle-même, elle fait étudier ses enfants, elle écrit dans les journaux. A travers tout cela, elle souffre jusqu'à l'angoisse et elle a des jouissances non moins intenses pour un rien. Cette riche organisation, vibrante, épanouie, ressent tout ce qui l'atteint, tout ce qui l'effleure seulement avec une vivacité merveilleuse et, quoiqu'il arrive, un rayon de soleil est toujours prêt chez elle à luire dans le ciel sombre. De plus en plus surtout, une pitié sans bornes pour le malheur général d'une race condamnée la détourne des préoccupations particulières. Sur ces entrefaites, quelqu'un des siens lui dit :

— Si je savais écrire comme vous, j'écrirais quelque chose qui ferait sentir à tous que l'esclavage est une malédiction.

Longtemps après, ses enfants se rappelèrent avec quel élan elle répondit à cet appel :

— Oui, j'écrirai quelque chose, je l'écrirai si je vis !

Ce quelque chose fut *La Case de l'oncle Tom*. Elle disait plus tard à son fils Charles :

— Je me rappelle l'hiver où tu étais petit et où je travaillais à *L'Oncle Tom*. Mon cœur éclatait sous le poids de l'injustice et de la cruauté témoignées aux malheureux esclaves et je priais Dieu de permettre que mon cri en leur faveur fut entendu. Il y eut bien des nuits où je pleurais, tandis que tu étais là endormi auprès de moi; je pleurais parce que je pensais aux mères esclaves que des barbares privent de leurs enfants.

On peut dire qu'elle mit, dans l'œuvre qui soudain prit possession d'elle, toutes les aspirations de son être, tout le sang de ses veines. Elle la vécut en l'écrivant. Il ne s'y trouve pas un fait qui n'ait été saisi dans la réalité. Par exemple, son frère Henry, devenu ministre, avait rencontré un vieux nègre tout en larmes : on allait vendre aux enchères ses filles de seize et dix-huit ans. Il prend

le vieillard par la main, l'emmène dans une réunion publique, raconte la lamentable histoire et, en deux heures, a réuni la somme nécessaire pour racheter et rendre à leurs parents les deux pauvres créatures. Bien souvent, malgré la loi qui défendait de donner asile et protection aux esclaves fugitifs, M^{me} Stowe avait reçu de ces malheureux, son mari les aidant à s'échapper. Les souvenirs du passé dans l'Ohio et le Kentucky lui fournissaient les scènes comiques et amusantes qu'elle entremêlait au drame.

Tout contribuait à stimuler sa verve, tout, jusqu'au danger couru, car, à cette époque de crise, il y avait péril à se déclarer anti-esclavagiste. Une populace effrénée se portait aux pires violences, allait assaillir les bureaux de tel journal qui combattait un droit prétendu constitutionnel, brisant les presses, menaçant quelquefois la vie des rédacteurs, ce qui n'empêcha pas le succès immédiat et complet de *L'Oncle Tom*, aussitôt qu'il parut en volume au mois de mars 1852. Trois mille exemplaires furent vendus en un jour et trois cent mille dans le cours de la première année. Des souscriptions s'ouvrirent de tous côtés pour le rachat des esclaves et cet enthousiasme ne se borna pas à l'Amérique, il gagna l'Europe. D'un bout du monde à l'autre, des félicitations arrivaient à l'auteur. Les femmes d'Angleterre, pour exprimer leur enthousiasme, signèrent, de 562,448 noms appartenant à toutes les classes de la société, depuis les plus hautes jusqu'aux plus modestes, une volumineuse adresse qui resta parmi les trophées de M^{me} Stowe.

George Sand écrivit dans un article non moins précieux pour elle : « Ce livre est dans toutes les mains, dans tous les journaux, il aura des éditions dans tous les formats, on le dévore, on le couvre de larmes, il n'est déjà plus permis aux personnes qui savent lire de ne l'avoir pas lu... M^{me} Stowe a du génie comme l'humanité sent le besoin d'en avoir; ce n'est peut-être pas un homme de lettres, mais c'est une sainte. »

Il y avait beaucoup de vrai dans ce jugement. De si loin, le grand romancier français avait deviné la qualité maîtresse de M^{me} Stowe, le génie du bien et aussi la puissance de l'instinct chez cette femme simple qui, en réalité, n'avait rien prémédité, rien combiné. Un jour, elle avait lu à ses enfants le récit de la mort d'un vieil esclave. Ils avaient pleuré. De là était sorti tout le livre. Il s'était, pour ainsi dire, écrit de lui-même, tout ce qui se passait alentour contribuant à nourrir l'action et, vraiment, elle pouvait déclarer de bonne foi qu'elle n'avait été qu'un instrument presque passif, pressée, hantée par l'inspiration, écrivant comme malgré elle dans un véritable vertige.

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE



es articles s'adressent à l'ensemble de nos lectrices, et « toutes n'ont pas dix-huit ans », comme nous l'écrivait, récemment, une d'entre elles, en nous remerciant de songer à tous les âges. Aussi, est-il convenu que nous faisons la part de chacun, et désignons-nous spécialement les ouvrages convenant aux toutes jeunes filles, pour lesquelles la *Bibliothèque de ma Fille* rend de réels services. Plusieurs volumes nouveaux vont y paraître : *Sophie, ma plus jeune*, par CHAMPOL (1), est une étude très fouillée, très amusante, de la vie de province, dans un milieu modeste et un peu vulgaire, où se trouve égaré un jeune officier de bonne famille. L'auteur a rarement montré plus de talent d'observation que dans ce roman fait pour être remarqué. *La Famille de Burgau*, par B. DE BUXY (2), une dramatique histoire de crime et de folie, a comme cadre un château d'Angleterre; est-ce pour cela que cet ouvrage nous rappelle — et c'est d'ailleurs un éloge — certains romans anglais? *La Fontaine de Jouvence*, par M. DU CAMPFRANC (3), c'est l'amour et le sacrifice renouvelant un cœur d'homme mûr, qui marie lui-même sa fille adoptive, sans lui révéler les vrais sentiments qu'il a pour elle. *Le Bonheur de Florence Dally*, par la baronne DE BOUARD (4), encore un cadre britannique, mais une héroïne toute française et charmante, illuminant de sa grâce une existence d'infirme.

Nos plus jeunes abonnées ne se plaindront pas, et, d'ailleurs, c'est d'une façon générale que nous recommandons à toutes ces fort jolis romans.

Pour satisfaire les jeunes femmes, les jeunes filles plus âgées, nous en indiquerons d'autres qui, tout élevés soient-ils, en même temps que littéraires, ne peuvent être mis dans toutes les mains. C'est le cas de *Matelot*, par P. LORI (5), navrante histoire d'un enfant qui grandit, malgré sa mère, pour le rude métier de marin, et qui ne revient pas d'un dernier voyage; malgré la poésie des détails, la tragique beauté des pages finales, l'impression qu'elles laissent est découragée. *Sans Merci*, par Ed. DELPIT (6), est un drame extrêmement serré, auquel, par des moyens très nouveaux, l'auteur a su donner un intérêt intense, qui se

renouvelle jusqu'au bout, avec les périls incessants de l'héroïne. Le nom de HENRY GRÉVILLE suffit pour recommander son dernier roman : *Villoré* (1), fort amusant, offre la double histoire d'enrichis ridicules, qui veulent s'imposer à la société, et d'une jeune fille exquise, atteinte quelque peu de snobisme littéraire, mais redevenant elle-même quand il s'agit de décider de sa vie. *Mariage américain*, par RENÉ FATH (2), est une délicieuse aventure romanesque, où une héritière richissime arrive à se faire épouser pour elle-même, comme si elle était pauvre, par un jeune peintre misanthrope. Enfin, *Mon petit Trott*, par A. LICHTENBERGER (3), n'est pas un roman, mais une série d'esquisses où agit et se développe un charmant type d'enfant, un peu fin-de-siècle, réconciliant finalement, son père et sa mère après nous avoir fait assister à tout le travail de sa petite cervelle; livre qui devra enseigner que les enfants raisonnent et jugent infiniment plus que les parents ne se l'imaginent.

On nous demande des lectures sérieuses. Rien n'est plus intéressant, dans ce genre, que *Mme de Duras*, par M. BARDoux (4), brillante étude sur la jeunesse de cette femme célèbre, sur son amitié avec Chateaubriand. La mort de l'auteur nous prive de la seconde partie qui devait traiter du salon de Mme de Duras et de ses œuvres littéraires; mais la première suffit pour nous faire mieux connaître tout un groupe de personnalités rencontrées ailleurs et qui se présentent ici sous un jour nouveau. *Dames d'hier et d'aujourd'hui*, par Mlle BLAZE DE BURY (5), réunit une suite d'études très fines, très originales, chacune détachant en relief une figure de femme, le plus souvent douloureuse, luttant contre la vie. Il faut le grand talent de l'écrivain pour donner en quelques pages une impression aussi vivante de physionomies complexes et fort remarquables, parmi lesquelles on peut signaler : Renée de France, Rachel Lévin et plus près de nous, Mme Craven. Enfin, le cinquième volume du *Journal d'un Bourgeois de Paris* (6) termine, avec la chute de Robespierre, cette œuvre importante de M. BIRÉ, d'un si haut mérite et indispensable à tous ceux qui veulent connaître sérieusement l'histoire de la Terreur.

A. CHEVALIER.

(1-2-3-4) Aux bureaux du journal : 3 fr. 50.

(5-6) Calman Lévy, rue Auber, ch. : 3 fr. 50 reliés.

(1-2-3) Plon, rue Garancière, ch. : 3 fr. 50.

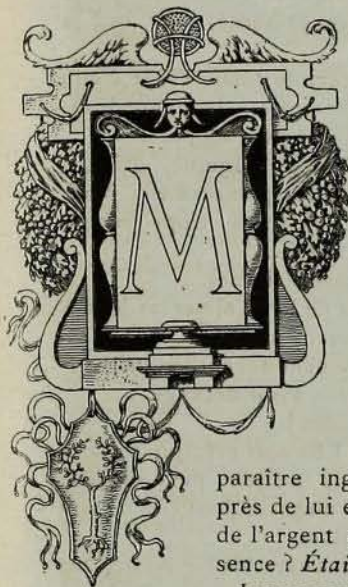
(4) Calman Lévy : 7 fr. 50.

(5-6) Perrin, quai des Grands-Augustins, ch. : 3 fr. 50.



PIERRE DE TOUCHE

SUITE



MARCIA le regarda avec un peu de surprise, et continua :

— J'ai refusé de quitter Lucie, naturellement... Mais on m'a troublée en me faisant entrevoir... que j'aurais pu consoler ses derniers jours, et même l'amener à Dieu... Croyez-vous qu'en faisant taire mon cœur, au risque de

paraître ingrate, j'aurais dû aller près de lui et forcer Lucie à recevoir de l'argent en échange de ma présence ? *Était-ce* un devoir ?

Luc secoua énergiquement la tête.

— Ce n'était pas un devoir puisque vous en aviez un plus impérieux, répondit-il vivement.

— Ah ! vous pensez comme moi ! fit-elle, soulagée.

— Je pense, reprit-il avec une émotion involontaire, qu'il faut ici-bas aller au plus pressé... Je crois aussi que Dieu ne permet pas qu'un bien soit empêché parce que nous agissons droitement. Il y a des gens qui vous diront qu'avec cette fortune... qui n'aurait pu tarder bien longtemps à vous échoir, vous auriez pu aider votre tante et les enfants... Oh ! la fortune peut beaucoup de choses pour le bonheur ! Ou plutôt, sans elle, le bonheur est souvent impossible, dit-il avec une émotion soudaine.

Il fit une pause et reprit doucement :

— Mais il faut voir les choses comme elles sont... La santé de ma cousine est atteinte, son courage est brisé et ne tient qu'à vous, les enfants ont besoin d'une direction qu'elle peut à peine leur donner en ce moment... Oh ! nous avons parlé de tout cela avec mon père et ma tante !... Et nous avons cherché une solution jusqu'à en être fatigués, ajouta-t-il, les larmes aux yeux. Mais Lucie n'accepterait pas plus l'argent de M. Belde qu'elle n'a accepté ce que mon père, son parent, aurait fait de si grand cœur pour elle... Ma tante ne peut

l'aider qu'en travaillant un peu pour les enfants, ou en envoyant quelques douceurs, tout en ayant peur de la fâcher... Si vous la quittiez, elle se mettrait à donner des leçons ou à prendre des ouvrages de couture dans les magasins...

Il parlait à voix basse, de manière que Lucie, occupée de son petit garçon, ne l'entendît pas... Même dans l'accès d'émotion qui s'était emparé de lui, il n'oublia pas d'étouffer ses paroles, ni de s'assurer qu'on ne pouvait les surprendre. Il joignit tout à coup les mains, comme l'avait fait Raymond dans un redoublement d'angoisse.

— Et pourtant, comme c'est dur de penser que vous travaillerez, vous !...

Elle se sentit remuée par son accent, mais plus encore, peut-être, par sa possession de lui-même et par ce que cet accent avait de contenu.

— Cependant, Luc, dit-elle, presque malgré elle, vous aimez mieux me voir souffrir et faire mon devoir ?...

Elle n'oublia jamais ce qui passa rapidement dans les yeux clairs qui la regardaient avec attendrissement. C'était quelque chose d'indéfinissable, de très haut, de très lumineux. Il se redressa légèrement, et, de ce jour, elle n'eut plus jamais l'idée de le regarder comme un grand enfant ou un bon camarade.

— Oui, dit-il d'une voix ferme, je vous aime assez pour cela...

Elle baissa la tête sur son ouvrage pour cacher les deux larmes brillantes qui jaillissaient de ses yeux.

Il y eut encore un silence, puis Luc reprit de son ton ordinaire :

— Savez-vous que je suis brouillé avec M. Belde ?

— Quel dommage ! Vous y passiez de si bons moments ! s'écria Marcia avec un regret sincère.

— Oui, mais je ne pouvais oublier que les Laubly sont mes parents, et il a été si injuste, si cruel !

— Pour moi aussi ? demanda-t-elle avec un peu d'émotion.

— Eh bien ! oui, pourquoi ne pas vous le dire. Et savez-vous ce que je pensais en l'écoutant ? C'est que, pour s'exprimer sur votre compte avec tant de colère, pour s'étendre avec tant d'amertume sur ce que vous auriez pu être pour lui, il

faut qu'il vous ait aimée... oui, vraiment, je le crois !

Marcia soupira.

— Je prie Dieu, qui peut parler aux cœurs les plus endurcis, les mieux gardés des influences divines, les plus enfoncés dans les choses d'ici-bas, de faire pour lui ce que, moi, je ne peux pas... Lady Trafford n'était pas là ? demanda-t-elle après une pause.

— Non, elle est en ce moment en Angleterre... Savez-vous, Marcia, que Julianne joue un triste rôle près de mon oncle ? Elle l'excite contre vous.

— Je lui pardonne, Luc, et je souhaite que l'héritage de M. Belde compense pour elle l'affection sincère que, dit-on, elle a repoussée...

XXI

La provision de charbon est épuisée, l'argent mis en réserve pour le loyer est dépensé, on a déjeuné de pain et de lait depuis plusieurs jours, et Lucie, avec des larmes tremblant à ses cils, a demandé à Marcia si elle savait comment on s'y prend pour mettre un bijou en gage au Mont-de-Piété.

Faut-il donc en venir là, descendre cette pente fatale, voir les reliques de famille s'en aller, les murs se dégarnir ?

Les élèves ne viennent pas, Mlle Nanguat reste muette. Marcia n'espère rien de l'éditeur ; cependant, elle recueille son courage et sort pour faire cette dernière démarche...

... Un magasin du boulevard... Dans le fond, un homme très grand et très robuste, avec des cheveux blancs en désordre, une longue barbe, des yeux bleu clair et un air bienveillant, cause avec animation avec deux messieurs dont l'un, tout en parlant, frappe quelques notes sur un piano ouvert. Devant l'un des comptoirs, une femme élégante feuillette de la musique.

Un commis s'avance, très poli, très empressé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, madame ?

— Puis-je parler à M. Olnez ?

— Certainement, madame, le voilà, au fond du magasin...

Il la précède ; les deux messieurs s'écartent et la regardent curieusement, ce qui la fait rougir ; l'éditeur, à demi-assis sur un pupitre, se redresse et soulève son bonnet de velours.

— Je suis envoyée par M^{me} Armel-Laugé...

Sa voix faiblit ; ce nom, jadis encensé, lui a été jusqu'à présent de si peu de secours !

— M^{me} Armel ! Eh ! quoi, elle vit encore ? dit-il d'un ton de bonne humeur. Quel dommage qu'elle se soit retirée si tôt ! Comme professeur et artiste de concert, elle n'a pas été remplacée, non, ses élèves me le disent encore... Est-il vrai qu'elle soit nonne ou quelque chose d'approchant ? de-

mande-t-il négligemment, tout en prenant un binoche pour lire la lettre.

Marcia juge inutile de répondre, car il est déjà absorbé par sa lecture. Un des messieurs la lorgne, l'autre s'est assis au piano et en fait sortir des sons heurtés presque douloureux.

Comme l'attente est longue !... L'éditeur tourne la quatrième page, puis lève les yeux sur Marcia.

— A votre âge, on possède rarement l'expérience exigée d'un professeur... Vous serait-il désagréable, cependant, de passer là, dans ce salon, et de chanter n'importe quoi, afin que je puisse, si l'occasion s'en présente, dire que je vous ai entendue ?

Il a l'air bon et respectable ; mais l'idée d'être écoutée par ces deux hommes à la figure insolente est plus que Marcia ne peut supporter.

— Je crains que ce ne soit inutile, dit-elle, dévorant des larmes de désappointement. Vous croyez vous-même que je suis trop jeune... Mlle Nanguat le pense aussi...

Un des messieurs se met à ricaner.

— Oui, Mlle Nanguat ne peut aimer les jeunes étoiles ; elle passe furieusement, dit-il.

Marcia s'incline légèrement devant l'éditeur.

— Je suis fâchée de vous avoir dérangé...

— Mais, voyons, attendez !...

Elle ne l'entend pas. Elle sort précipitamment, fait quelques pas sur le trottoir, puis s'arrête, inconsciente, devant un magasin dont elle ne voit même pas le brillant étalage.

— La lettre de cette chère vieille Armel est cependant pressante, dit M. Olnez, pensif. Je ne peux pas laisser protester comme ça la recommandation d'une ancienne amie... Je vais l'envoyer à ma fille... Eh ! Leroy, dit-il à l'un des commis, courez après la dame qui vient de sortir, et priez-la de revenir un instant...

Il se tient sur le seuil du magasin, voit le commis courir, rejoindre Marcia, et la ramener, hésitante.

— J'ai une fille malade, dit-il à brûle-pourpoint. Elle est encore plus que moi en état de juger d'une œuvre ou d'un talent, car elle est la musique incarnée... Je vais vous mener à elle... Si elle pense que vous pouvez professer, je vous aiderai ; si elle juge que vous vous trompez... eh bien ! dans votre intérêt, il faudra la croire et chercher quelque autre moyen pour vous tirer d'embarras...

Elle le suit au fond du magasin, monte, après lui, un étroit escalier, traverse une antichambre, et il introduit Marcia près de sa fille.

La chambre est vaste ; deux baies largement ouvertes permettent de suivre le mouvement et l'aspect bigarré du boulevard. Des plantes vertes et des orchidées remplissent l'embrasement de l'une d'elles. On a d'ailleurs rassemblé dans cette chambre tout ce qui peut charmer le regard d'une recluse : des toiles de prix et des fusains superbes,

de ces petits meubles anciens aux pieds frêles qui s'harmonisent avec les minuscules bergères et les fauteuils à médaillons. Un piano à queue d'un petit modèle est placé dans un angle, et, près de la fenêtre, sur une chaise longue recouverte d'une splendide fourrure d'ours blanc, est étendue la malade.

Elle n'est pas très jeune, ou peut-être la souffrance l'a-t-elle flétrie avant l'âge. Ses cheveux, de ce noir lisse et bleuâtre, très rare chez les Françaises, feraient penser qu'un sang étranger coule dans ses veines; ils sont arrangés en bandeaux et forment, par derrière, un nœud qui, contrairement à la mode du moment, repose sur la nuque, et ils font ressortir la pâleur du visage, qui donne l'illusion du marbre. Les traits sont amincis, l'ovale trop amaigri, mais les lignes demeurent d'une grande pureté, et les yeux, d'un bleu foncé, mais franc, avec des cils noirs d'une longueur invraisemblable, achèvent de donner à cette physionomie un aspect étrange. La manière dont elle est vêtue est originale : une longue robe flottante en lainage écarlate, garnie de zibeline, enveloppe ses formes minces, et une étoffe indienne richement brodée est jetée sur ses genoux.

— Rosa, je t'amène une jeune amie de M^{me} Armel-Laugé. Tu ne l'as pas oubliée, n'est-ce pas ?

— Oh ! comment oublierait-on cette voix d'or, l'eût-on entendue dans son enfance, — sans parler de l'impression que l'artiste laissait d'elle, de sa personnalité ?

Elle ne s'était pas soulevée, mais elle avait tourné la tête vers Marcia, et attachait sur elle un regard d'une expression et d'une intensité étranges.

— M^{me} Armel m'écrit que mademoiselle est douée d'une voix merveilleuse, et que des malheurs de famille l'obligent à professer... Elle est bien jeune, elle arrive de la province, et elle ne possède pas, évidemment, le chic artistique parisien... Je te l'amène et te la confie... M^{me} Armel espérait, me dit-elle, que M^{lle} Nanguat la perfectionnerait... Je n'ai guère de confiance dans l'obligeance de M^{lle} Nanguat... Vois ce qu'il faut faire... Langlet lui donnerait peut-être des leçons à ta demande,

Les yeux de Marcia s'emplirent de larmes.

— Je suis si pressée de travailler ! dit-elle avec une angoisse contenue. Ne trouverais-je que des cachets de deux ou trois francs, je voudrais tant commencer tout de suite !

Le beau regard expressif de Rosa ne la quittait pas ; l'éditeur eut un demi-sourire.

— Tout ce qui tient à l'art exige une préparation consciencieuse et demande de longs débuts... Oh ! si vous faisiez du métier, ce serait différent.

— Du métier ? répéta Marcia.

— Oui... Ainsi, tout à l'heure, une de mes clientes m'a fait demander une *tapeuse* pour une matinée qu'elle donne demain...

Le regard de Marcia exprima une surprise embarrassée.

— Je veux dire une pianiste pour jouer des valse et des quadrilles... Mais c'est naturellement ce que j'appelais du métier, pour lequel il ne faut que des doigts, de la mémoire, ou l'habitude de déchiffrer de la musiquette.

Il sembla à Marcia que son horizon se rétrécissait tout à coup, et qu'elle tombait très bas, dans des sphères inférieures qu'elle n'avait pas soupçonnées jusque-là. Mais la pensée de leur détresse lui revint aussitôt... Il y avait le terme de janvier, — puis le charbon qui manquait, — puis les chaussures des garçons qui devenaient minces...

La couleur s'effaça de ses joues, mais elle leva tranquillement les yeux sur l'éditeur.

— En attendant que je trouve des leçons, dit-elle avec douceur, je serais très reconnaissante si vous vouliez bien me recommander pour... pour des choses de ce genre. J'ai de bons doigts, je lis couramment la musique facile, et tout dernièrement encore...

Des teintes roses revinrent soudain à son visage : elle se revoyait dans le grand salon des Étang, prenant, au piano, la place de Julianne...

— Tout dernièrement, on me disait que je faisais bien danser.

— C'est fatigant, dit Rosa, intervenant pour la première fois avec une nuance de compassion.

Marcia rencontra ses grands yeux étranges pleins de sympathie et, dans l'angoisse qui la torturait, elle eut un élan involontaire de confiance.

— *Il faut* que je gagne quelque argent... Nous avons perdu ce que nous possédions, et je vis près d'une parente dont la santé est mauvaise, et qui a quatre jeunes enfants...

M. Olnez en avait entendu, de ces histoires lamentables; il avait souvent ressenti de violentes colères contre ces femmes pleines d'illusions, ces provinciales venant chercher à Paris le perfectionnement et le profit de talents imaginaires. Mais il y avait dans l'attitude de Marcia quelque chose qui lui parut en dehors de ces tristes banalités.

— Vous ne savez peut-être pas qu'il s'agit de vingt-cinq francs seulement ? Cette dame a spécifié et marchandé : une tap... une pianiste vaut moins cher qu'un homme, et, le jour, c'est encore moins cher que le soir...

Vingt-cinq francs ! Elle allait se déclasser ainsi pour vingt-cinq francs ! Mais il pouvait y avoir beaucoup d'autres occasions semblables.

— Je serais reconnaissante si vous vouliez bien me recommander...

— Parfaitement... demain, de quatre heures à huit heures, 18, rue Prony, M^{me} Lemoyne... Voulez-vous me laisser votre adresse ?

Marcia prit son carnet pour en déchirer une feuille... Une carte tomba ; — cela remontait au

dernier jour où elle avait fait des visites avec l'oncle Jean et Lucie. La carte portait leur nom, avec l'adresse complète au bas, comme c'est l'usage en province : Château du Chêne-Vert, près Morgères (Ille-et-Vilaine).

Elle prit la carte que M. Olnez avait ramassée, et y passa son crayon, ne laissant de visible que le nom de Laubly, puis elle ajouta son adresse.

— Très bien... Comptez que c'est arrangé, et soyez exacte demain... Rosa, je suis attendu... Tu me diras ce que je puis faire.

Il adressa un salut amical à Marcia, appuya ses lèvres sur le front de Rosa, et les deux jeunes filles restèrent seules.

— Est-ce qu'il vous serait pénible de me chanter quelque chose? J'aime beaucoup la musique... Ça a été ma vie, mon atmosphère; je jouais du violon, et je chantais aussi avant l'accident qui m'a clouée ici...

Marcia la regarda avec une sympathie profonde, et se rapprocha par un mouvement instinctif.

— Un accident?... Et... il y a longtemps?

— C'est une chute de voiture... J'ai failli mourir, et l'épine dorsale est restée malade... Je suis paralysée.

Elle parlait avec une tranquillité, une sorte d'indifférence d'elle-même qui étaient plus touchantes que des plaintes. Les yeux de Marcia se mouillèrent.

— Mais on essaie de vous guérir?

— Naturellement, on a tout essayé; mais, quand la moelle épinière est atteinte, vous savez, c'est inguérissable... Ne vous imaginez pas avoir affaire à un critique, quand vous allez chanter... C'est pour me distraire et me faire plaisir...

Sa voix, déjà harmonieuse, avait pris une inflexion encore plus douce, et il y avait dans ses yeux bleus aux cils noirs quelque chose d'irrésistible.

Marcia ouvrit le piano.

— Aimez-vous les vieilles choses? demanda-t-elle timidement.

— Beaucoup...

Et Marcia commença une douce et mélancolique romance d'un opéra de Dalayrac : « Quand le bien-aimé reviendra... »

Pas un mot, pas un signe d'approbation ne l'interrompit. Mais, comme tous les vrais artistes, une fois sa première émotion surmontée, Marcia avait oublié ce qui l'entourait, et mit toute son âme dans son chant. Il y avait une nuance poignante dans les dernières notes : « Le bien-aimé ne revient pas... » Elle se tut, étonnée, inquiète de ne pas s'entendre adresser une parole. Elle se retourna, et vit Rosa immobile, les yeux fixés dans l'espace et les joues couvertes de larmes. Interdite, elle se leva, et ce mouvement rappela à elle M^{lle} Olnez.

— Voyez ces larmes que je n'ai pu retenir!...

Elles vous disent tout ce que j'exprimerais mal... Voulez-vous me chanter autre chose? Quelque chose de différent, un grand air d'étude, si vous voulez...

Marcia se rassit devant le piano et commença l'air du *Freyschütz*. Les souvenirs des Étangs lui revinrent en foule, mais l'émotion qu'ils ravivaient rendit sa voix plus vibrante encore. Un « bravo » sonore la fit tressaillir. M. Olnez était entré sans bruit, et était penché vers sa fille.

— Avec quelques leçons, s'écria-t-il, enthousiasmé, vous ferez accourir tout Paris! D'ici à deux mois, j'organiserai un concert pour vous... Votre sort est assuré, avec un timbre pareil! Merveilleux!.. Voyons, ajouta-t-il vivement, tandis que Marcia rougissait d'émotion et de timidité, il n'est plus question de jouer des valses à six francs l'heure, n'est-ce pas? Vous pouvez escompter votre talent, je vous en réponds! Entre femmes, vous savez, on s'arrange toujours, et Rosa va vous avancer tout ce que vous voudrez sur le concert... D'ici à deux mois... Je parlerai à Matha, à Johnsberg, et...

— Je vous en prie, laissez-moi aller à cette matinée, interrompit Marcia d'un ton résolu. Je ne veux rien escompter, rien emprunter... Vous êtes très bon, mais... ce sera une grande satisfaction pour moi de gagner un peu d'argent...

— Vraiment?... Eh bien! vous prendrez peut-être plus tard plaisir à vous rappeler ces modestes débuts... Restez encore avec Rosa... Vous l'avez charmée... Chantez-lui autre chose... Au revoir, je vous attends d'ici à huit jours... Les leçons viendront d'elles-mêmes après le concert...

Marcia n'avait pas eu le temps de répondre à ce flot de paroles bienveillantes. M^{lle} Olnez l'appela d'un geste près d'elle dès que son père eut quitté la chambre, et la regarda d'un air grave et pénétrant.

— Je n'aimerais pas à vous voir chanter dans les concerts, dit-elle lentement. Vous êtes si jeune! Marcia tressaillit.

— Oh! non, non, jamais! Votre père m'a tellement surprise que je n'ai pu répondre; mais je n'oserais, je ne pourrais jamais chanter dans une salle publique.

La longue main effilée de Rosa se posa sur la sienne.

— Quand j'ai entendu votre voix, si belle, si rare, et surtout si émouvante, j'ai eu peur que vous ne songiez au théâtre...

— Moi! s'écria Marcia avec stupeur. Oh! comment pouvez-vous en avoir eu l'idée! ajouta-t-elle l'instant d'après, un peu froissée.

— Vous avez raison, j'aurais dû comprendre, à la première vue, que vous avez été élevée dans la réserve sacrée d'un foyer honorable, et que vous n'aviez pas été d'abord destinée à laisser connaître vos talents en dehors d'une sévère intimité... Mais j'ai vécu, moi, dans un monde d'ar-

tistes... J'ai pu constater quelles tentations il y a dans un don même moindre que le vôtre, et j'ai eu peur que la bonté un peu imprévoyante de mon père ne vous entraînaît peu à peu, par des degrés inconscients, à sortir de votre monde, où je voudrais, moi, vous voir rester...

Marcia serra la main qui tenait la sienne. Un intérêt de plus en plus profond l'entraînait vers cette belle créature malade avec le sentiment vague, mais reposant, d'avoir trouvé un appui.

— Votre père est très bon, répéta-t-elle timidement, ne sachant et n'osant exprimer ce qu'elle ressentait.

— Très bon, mais il n'a pas, je puis vous le dire, le sens très juste de ce qui convient aux jeunes filles. Si ma mère eût vécu, tout eût pu être différent... Ne vous étonnez pas, s'il voulait vous faire chanter en public... Oh! j'ai bien vu que vous étiez presque blessée!... Il n'y voit ni mal ni danger, et certes, des femmes comme M^{me} Arniel sont respectées de tous. Mais *vous*, vous êtes trop jeune, beaucoup trop jeune, et cela vous changerait de milieu... Plus tard, vous le pourrez peut-être... Maintenant, ce serait dangereux... Ils voudraient tous vous faire arriver au théâtre!

— Vous êtes bonne de vous occuper de moi avec cette sollicitude, dit Marcia, moitié étonnée, moitié reconnaissante, mais je ne chanterai *jamaïs* au théâtre... Et vous avez encore raison pour les concerts; d'ailleurs, je vous le répète, ce serait au-dessus de mes forces...

Rosa la regardait avec attention.

— Je vous crois... Vous êtes très féminine, très délicate... Et, cependant, vous possédez une fermeté peu commune... Si je vous ai parlé ainsi...

Elle hésita un instant, puis ses yeux semblèrent devenir plus foncés et plus profonds.

— Que penserez-vous de moi si je vous parle presque comme à une amie, moi qui ne vous avais jamais vue? Mais on dit qu'il est des êtres qu'on s'imagine reconnaître sans les avoir connus... Eh bien! si j'ai insisté tout à l'heure pour vous garder des tentations auxquelles peut vous entraîner votre talent, c'est que, moi, j'étais destinée au théâtre... Et je bénis maintenant chaque jour le mal qui a brisé mon avenir, mes affections, mes rêves, parce que, du même coup, il m'a éloignée d'une vie vers laquelle me poussaient follement tous ceux qui m'aimaient, même...

Elle n'acheva pas, mais Marcia se rappela soudain les larmes qui avaient mouillé son visage, tandis qu'elle chantait l'air de *Nina*, la romance du bien-aimé.

Ses grands yeux profonds plongèrent dans les yeux clairs et lumineux de la jeune fille, et elle sourit.

— On lit jusqu'au fond de votre âme, dit-elle. Vous avez compris ce que je viens de dire, n'est-ce pas?

— Je crois que oui...

— Vous avez été, sans doute, élevée dans la région que, moi, je ne connaissais pas, mais où j'ai été jetée par mon malheur?... On vous a appris, si vous ne l'avez goûté, ce que l'expérience m'a enseigné, à moi, qu'il y a des épreuves qui sont des grâces, et qui peuvent devenir une perpétuelle extase?... Moi, c'est une sœur de Bon-Secours qui me l'a révélé tandis que je désirais la mort...

Marcia s'inclina par un élan irrésistible, et baisa la main fine et maigre de la jeune fille.

— Revenez me voir... Même, d'ici, je puis vous être utile et vous garder de certains écueils... Vous ne voulez décidément pas que nous escomptions non pas le concert, mais les leçons?... Je n'insisterai sur rien qui vous soit pénible... Je vous honore pour ce que vous allez faire demain... Vous, une femme du monde, du vrai monde, et une grande artiste... Celui qui compte nos soupirs, Celui qui est près de mon lit de douleurs sera avec vous, même dans ce salon vulgaire... Vous le sentez, n'est-ce pas? Et vous reviendrez bientôt!

Oh! oui, elle reviendrait! Comme Dieu était bon de lui envoyer cette sympathie inattendue!

— Un mot encore, dit Rosa, la rappelant. Votre deuil est récent et profond... Mais vous ne regarderez pas à un froissement de plus... Il faudra quitter cette robe de laine pour demain...

Marcia inclina la tête. Qu'iraient faire les insignes du deuil et de la mort là où l'on danse et s'amuse? Mais elle résolut de ne pas le dire à Lucie.

XXII

Ne pas le dire à Lucie! Il fallait cependant expliquer cette rentrée tardive à huit heures, après l'heure du dîner! Le secret était impossible à garder. Et comment revêtir une autre toilette sans être vue dans ce petit appartement resserré?

Quelles précautions, quelle tendresse Marcia prodigua pour adoucir ce qui devait blesser au cœur la pauvre Lucie! Elle attendit le moment où elle fut couchée; elle la borda dans son lit, s'agenouilla près d'elle, et lui reparla d'abord longuement de M^{lle} Olnez, qui avait intéressé M^{me} de Laubly. Après lui avoir fait partager l'espoir de leçons très prochaines, Marcia s'efforça de paraître gaie, et dit vivement:

— Je te ménageais une surprise, chérie; je vais gagner, demain, une très petite somme, si on la compare aux trésors que je suis destinée à recueillir... Mais cette petite somme a son emploi tout prêt: des bottines pour les deux grands, et quelques bibelots pour leurs souliers le jour de Noël. Tu sais bien qu'ils parlent déjà de mettre leurs pantoufles dans la cheminée? Nous pourrons,

même encore, maintenant, jouir de leur surprise, n'est-ce pas, Lucie chérie ?

— Quelle somme ? Comment vas-tu avoir de l'argent ? Est-ce une leçon ?

Mme de Laubly s'était soulevée sur son oreiller avec inquiétude.

— Oh ! un vrai amusement, une tâche facile, dit Marcia d'un ton léger. On m'a offert d'aller demain, dans l'après-midi, faire danser des jeunes filles...

— Toi ! aller pour de l'argent jouer des... Oh ! Marcia, Marcia !...

Elle éclata en sanglots, secouée tout entière par la violence de son chagrin, et essayant de protester, de s'écrier qu'elle ne permettrait pas un pareil labeur.

— Lucie, dit Marcia, découragée, les petits vont s'éveiller, et ils étaient fatigués ce soir !...

La pauvre mère se calma immédiatement, et contint, par un effort douloureux, les gémissements inarticulés qui s'échappaient de ses lèvres.

— Chérie, reprit Marcia avec fermeté, il faut être raisonnable, vois-tu. En attendant des leçons très prochaines, promises, on me laisse entendre que je puis, en cette saison, gagner deux ou trois cents francs par mois en jouant des valses dans des soirées... Personne ne me connaît, et c'est

pour un temps seulement... Je t'assure que cela ne m'ennuie pas... Tu sais, ajouta-t-elle avec douceur, il y aura le loyer bientôt...

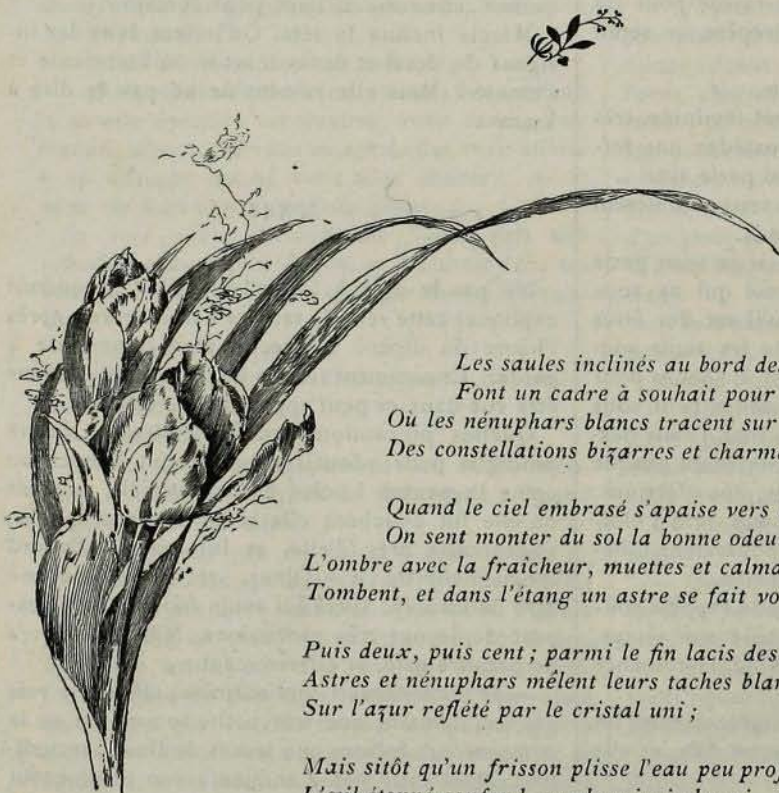
Lucie l'embrassait convulsivement.

— Oh ! accepter cela de toi !... Et j'ai peur que tu ne m'aies pas tout dit, Marcia... Mais, même si ta pauvre petite dot te reste, quelle honte à moi d'en vivre, et de te forcer encore à un pareil labeur ! Si tu avais cédé à ton oncle...

— Lucie, s'écria Marcia, si tu veux me donner tout ce que je puis goûter de paix et de bonheur ici-bas, ne me parle jamais de ce que tu crois me devoir ; accepte-le comme j'ai jadis accepté ton hospitalité, tes soins et ta tendresse, et ne me rappelle jamais l'esclavage déguisé que j'ai repoussé sans regret... Je vis aussi bien de ce que tu possèdes... Je manque d'expérience, tu le sais ; ma dot n'eût point suffi, je devais travailler n'importe comment, et combien c'eût été fastidieux de le faire pour moi seule !... Tu voudras bien, demain, me rendre un très grand service ?... Il faudra, pour cette journée, quitter ma robe de laine... Voudras-tu arranger ma robe grise et repasser mon fichu, chérie ?

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)



SOIR

*Les saules inclinés au bord des eaux dormantes
Font un cadre à souhait pour le sombre miroir
Où les nénuphars blancs tracent sur un fond noir
Des constellations bizarres et charmantes.*

*Quand le ciel embrasé s'apaise vers le soir,
On sent monter du sol la bonne odeur des menthes ;
L'ombre avec la fraîcheur, muettes et calmantes,
Tombent, et dans l'étang un astre se fait voir,*

*Puis deux, puis cent ; parmi le fin lacis des branches,
Astres et nénuphars mêlent leurs taches blanches
Sur l'azur reflété par le cristal uni ;*

*Mais sitôt qu'un frisson plisse l'eau peu profonde,
L'œil étonné confond, sur le miroir bruni,
Avec les fleurs du ciel les étoiles de l'onde.*

HENRY GRÉVILLE.



TOUT ARRIVE!

SUITE

X



ES courses finies dans *King street*, Michelle se demanda ce qu'elle allait faire, regagner tout de suite *Abercorn villa* et s'y livrer consciencieusement aux obligations d'une bonne correspondante; ou bien s'accorder la jouissance de quelques moments de flânerie solitaire sur la plage à cette heure du couchant qu'elle préférait entre toutes...

Elle hésitait encore, sentant déjà pourtant qu'elle était faible devant la tentation quand l'occasion, incarnée cette fois en la personne de Georges, vint achever de mettre en déroute sa chancelante sagesse.

A toutes jambes, le petit garçon accourait, s'en allant vers le port; et,

dès qu'il reconnut sa cousine, il lui cria, enchanté :

— Michelle, puisque vous voilà, venez donc jusqu'à la plage ! Je vais y lancer mon bateau avec les *boys*, amis de M. Dorient. Vous verrez comme ça sera amusant ! Vous pourrez vous asseoir sur le sable pour nous regarder... A la maison, tout le monde se dispute. Malvina a renversé le pot-au-feu, parce que la Muse fulminait après elle pour la punir d'avoir dit à M. Dorient que « ces demoiselles étaient sorties... » quand elle, Sylvanie, n'était pas sortie du tout ! Ne rentrez pas, Michelle, c'est ennuyeux, toutes ces femmes qui crient !

La jeune fille se mit à rire de l'accent convaincu de l'irrévérencieux petit personnage.

— Vous êtes un vrai tentateur, Georges ! Allons,

emmenez-moi; laissons la paix se rétablir à *Abercorn villa*, et Malvina y relever son pot-au-feu.

Gaïement, ils partirent tous deux, Georges, très fier de sa cousine; et, laissant derrière eux l'aristocratique *Rouge Bouillon*, ils descendirent vers la plage de *Cheapside*, où, déjà, attendaient les *boys*, leur flottille dans les bras. Michelle, alors, s'arrêta :

— Je vous rends votre liberté, Georges ! Quand vous aurez fait assez, à votre gré, naviguer votre bâtiment, vous me retrouverez ici, où je vais m'asseoir. Donnez-moi seulement un des pliants des cabines.

Prestement, Georges apporta le siège demandé, et installa sa cousine avec des soins dont la tante Herminie n'aurait jamais cru capable un garçon en passe « de périr sur l'échafaud ». Puis il fila avec ses camarades vers la mer qui montait en petites vagues nonchalantes. Et Michelle, enfin, fut seule, comme elle aimait à l'être — surtout depuis qu'elle vivait dans la famille Gosseline.

En effet, si vaillante fût-elle devant les menues difficultés de la vie en commun avec des êtres trop différents d'elle-même par l'éducation et les goûts, elle ne pouvait s'habituer à l'atmosphère de désordre dans laquelle évoluaient allègrement la tante Hermine et ses enfants. Par leurs soins réunis, *Abercorn villa* était devenue à son tour la vraie « maison de la liberté » à tous égards; et, à tel point que tous, puisant au gré de leurs fantaisies dans la bourse commune, un jour était arrivé où ladite bourse s'était trouvée à sec. De sorte que Michelle, pour empêcher la famille Gosseline de s'endetter, avait dû bien vite se charger de pourvoir aux dépenses quotidiennes jusqu'au moment où de nouveaux capitaux étaient arrivés à la tante Hermine. Mais, bien entendu, ce futile incident n'avait pas agité une seconde l'un des membres de la famille, qui avait continué avec ensemble à semer l'argent — vil métal — chez tous les marchands de Saint-Hélier, et à transformer en capharnaüm, l'élégant cottage de la pauvre mistress Bennet...

Et pourtant, malgré ces ennuis matériels, malgré la maussaderie et la jalousie persistantes de la Muse à son égard, Michelle sentait bien qu'elle emporterait de son séjour à Jersey un souvenir

très bon. Il avait été pour elle un repos, une halte bienfaisante dans le chemin tourmenté, d'incertaine issue, que suivait sa jeune vie depuis quelques mois... Les jours s'étaient écoulés dans une paix berceuse qui endormait — pour un moment du moins — la sensation aiguë de son isolement, l'acuité douloureuse de la blessure laissée en elle par la mort de son père...

Oui, ce mois d'août finissant lui avait apporté des heures très douces. Une à une, elle se prenait soudain à les revivre, songeuse de voir combien, à sa vie, s'était trouvé mêlé Raymond Dorient. Elle avait eu raison de dire que jamais, pour elle maintenant, il ne pourrait être un étranger. Une sympathie franche et profonde avait noué entre eux des liens mystérieux dont elle s'étonnait de sentir l'obscur puissance, trop fière pour attacher quelque sens flatteur, pour une vanité féminine, à l'attention que lui témoignait Dorient. Elle se souvenait si bien que M^{me} Brice, qui le connaissait de vieille date, le disait empressé auprès des femmes par pure curiosité d'observateur, soigneux de conserver toujours sa propre indépendance. Et c'était justement la conscience de cette curiosité sans cesse en éveil qui l'avait rendue si fermée avec lui tout d'abord, car elle se refusait à lui servir de sujet d'étude. Pourtant, peu à peu, à mesure qu'elle le voyait davantage, sa réserve hautaine s'était émue, dans l'intuition qu'il n'était pas conduit vers elle seulement par un froid intérêt d'analyste... Alors, elle avait goûté tout ce qu'il y avait en lui de supérieur, conquise par sa simplicité.

Toujours immobile, elle songeait, contemplant les vagues souples qui, lentement, envahissaient peu à peu l'étendue blonde des sables... Et leur mouvement rythmé ne distrayant pas sa pensée, elle réfléchissait, étreinte par une sourde angoisse, à l'avenir qui s'appêtait obscurément pour elle. Le moment approchait où il allait falloir tenter de se rapprocher de l'orgueilleuse famille de son père... Puis, en octobre, Serge Lobanoff arriverait à Paris... Peut-être, alors, devrait-elle prendre une décision... Ah! Dieu, pourquoi ne pouvait-elle immobiliser les minutes présentes qui lui étaient indulgentes, et puiser des forces nouvelles dans leur sérénité...

— ... Pardonnez-vous à l'importun qui se permet de troubler un instant la solitude dont vous paraissez tant jouir...

Elle tourna la tête d'instinct; mais elle savait bien qui lui parlait de cette voix chaude, et elle tendit la main à Dorient :

— Où prenez-vous que j'aime ainsi la solitude?

— Si vous aviez pu voir votre visage, au moment où je suis arrivé, vous ne me feriez pas pareille question... Et c'est même parce que je suis un parfait égoïste, comme j'ai dû déjà vous l'avouer humblement, que j'ai succombé à la tentation de troubler une seconde au passage votre

rêverie, quitte à me faire juger comme je le mérite...

Une pensée qu'elle ne laissa pas deviner, au fond de ses prunelles, elle dit un peu lentement :

— Vous devinez très bien... J'aime autant la solitude que j'ai peur de l'isolement...

— Est-ce mon congé que vous me donnez?

— Non, je ne suis pas à ce point sauvage... Seulement, comme je n'ai point de siège à vous offrir, comme l'air devient frais, voulez-vous que nous marchions un peu?... J'ai dit à Georges que je l'attendrais... par prudence! Autrement, Dieu sait à quelle heure il reparaitrait; et un nombre de fois incalculable, nous entendrions ma tante déclarer qu'il s'est noyé!... Le plus grave est qu'elle le croirait...

Il se mit à rire :

— Madame votre tante est une personne de riche imagination! Il doit être difficile de s'ennuyer auprès d'elle, tant elle est remplie d'imprévu...

Dorient ne se doutait guère à quel point il disait vrai en reconnaissant à la tante Hermine une « riche imagination », car il ignorait les conclusions qu'elle tirait pour l'avenir de la Muse, de ses rapports assez fréquents avec les hôtes d'*Abercorn villa*. Cette idée amusa Michelle, tandis qu'elle répondait :

— Ma tante possède, en effet, la très précieuse qualité de croire réalisable tout ce qu'elle désire, de le croire avec une sincérité que je lui envie!... autant que la facilité avec laquelle elle existe tout entière dans l'heure présente!

— Ce qui vous paraît difficile?

— Un peu... A certaines heures, du moins... Mais pas en ce moment... Des fins de jour comme celle-ci me prennent toute et, me gardant, me font oublier l'avenir. Ce sont des fées bienfaisantes!

Et elle entr'ouvrait la bouche pour aspirer l'air vif qui lui frôlait les lèvres ainsi qu'une large caresse apaisante... Les ors et les pourpres du couchant, fondus en lueurs pâissantes, s'éteignaient dans l'ombre fine du crépuscule, irisant d'éclairs fugitifs la mer qui montait paresseusement; et l'air était si pur que la ligne de la côte se profilait d'un trait harmonieusement net sur le ciel plus pâle, encore tout rosé. Au loin, vers le large, flambait le feu solitaire d'un phare.

Dorient marchait lentement près de la jeune fille, dont le pas léger laissait à peine une empreinte sur le sable; et, en lui, pénétrait aussi la sensation de calme infini, qui émanait de cette sérénité des choses, mais aussi le regret inutile et fou de ne pouvoir retenir cet instant qui avait une douceur de rêve, où la vie se faisait bienveillante pour lui et la jeune créature silencieuse près de lui, leur permettant d'oublier qu'elle a d'impitoyables cruautés. Longtemps encore, il eût voulu cheminer ainsi, tant il sentait dans tout son être

le charme de ces minutes exquises, sans trouble ni passion, ni regret... Et, tout haut, il songea :

— Jamais, ce me semble, je n'ai aimé Jersey autant que ce soir... Et comme je vous remercie de m'avoir permis d'en jouir près de vous ! Mais de pareilles heures sont dangereuses parce qu'elles sont trop bonnes ; elles endorment trop bien en nous le goût du labeur à reprendre qu'elles font voir si pénible et si vain...

Il sentit sur lui le regard indéchiffrable et charmant où il y avait de la vierge et de la femme.

— Si je vous croyais sérieux et sincère, vous me donneriez, savez-vous, très mauvaise opinion de vous... Je suis sans pitié pour la faiblesse masculine !

— Et, charitablement, vous ne me croyez pas sincère ?... Merci...

— Je pense que Saint-Hélier vous charme au soleil couchant, mais qu'à toutes les autres heures du jour et... du soir, vous demeurez avant tout un Parisien convaincu, qui goûte plus que personne la séduction de sa grande ville, dont il ne saurait longtemps se passer.

— Vous avez raison, j'aime Paris, mais surtout quand je lui appartiens, qu'il m'a ressaisi tout entier, enveloppé de son atmosphère dont mon esprit a besoin, comme mes poumons ont besoin d'air... Pourtant, quand j'en suis loin, il m'apparaît comme une façon de monstre éternellement occupé à dévorer des victimes en leur souriant... Et je me dis que ce sont les sages, ceux qui se refusent à lui abandonner leur cerveau, leur cœur, leur vie, tout leur être, enfin !

Elle secoua la tête, avec un petit sourire sceptique :

— C'est une sagesse que je ne vous vois guère pratiquant.

— Moi, non plus, avoua-t-il, souriant aussi ; quoique, en ce moment, elle me paraisse d'un exercice facile. La vérité est, comme dit la chanson, que j'aime mon mal et que j'en veux mourir. Oui, j'aime cette existence de cérébral, qui est la mienne depuis bien des années déjà, puisque j'étais de ceux — heureusement ! — qui doivent se créer leur place dans le monde... Et jamais je n'en jouis plus, en somme, qu'après mes semaines de retraite pendant l'été, après, surtout, mon séjour auprès de ma bonne vieille maman, dans la paisible maison où je l'ai toujours connue...

Michelle leva de nouveau, vers lui, ses larges prunelles où la sympathie mettait une chaude lumière :

— Et il ne vous paraît pas excellent de l'y retrouver ?...

— Si... Pourtant, cette tranquille maison est pour moi peuplée de fantômes mélancoliques !... Surtout, j'y rencontre à tout instant l'ombre d'un petit garçon, très naïf, très tendre, qui vivait dans un monde enchanté de rêves qu'il prenait pour des réalités, tout comme madame votre tante... Et

ce petit garçon, que je me plais à faire revivre avec une joie triste, me serait aujourd'hui tout à fait étranger si je n'avais, comme lui, le goût de la lutte, des difficultés à vaincre, qui m'a permis de me frayer un chemin...

— Et un chemin dont madame votre mère doit être si fière !

Sur son visage passa une ironie mélancolique :

— Fièvre ? Oh ! non, elle ne l'est pas du tout, à supposer, comme vous le dites avec indulgence, qu'elle ait un peu raison de l'être... Je crois que, dans l'intimité de son cœur, elle ne m'a jamais pardonné tout à fait de n'être pas devenu, par exemple, un respectable notaire... Mais, journaliste ! universitaire ! Ma pauvre maman est un esprit délicieusement simple qui ne connaît rien aux choses littéraires, et qui, très religieuse, me considère, à travers toute son affection, comme une malheureuse âme en péril parce que j'écris des articles, qu'elle ne désire même pas lire, sur des pièces de théâtre dont elle déteste l'esprit, d'instinct... Ce qui m'amène à fréquenter un monde que sa piété redoute et condamne... Ma vieille maman, je l'adore, et nous nous comprenons si peu dès qu'il ne s'agit plus de notre commune affection !... Quand je suis près d'elle, il y a des minutes où cette certitude de notre profonde séparation morale m'est si douloureuse que je voudrais pouvoir me refaire mon âme d'enfant pour ne plus rien désirer ni connaître d'autre que sa tendresse, comme autrefois !...

— Oui, je comprends, fit-elle très douce, frappée de son accent sourdement ému qui faisait tout voilé le timbre d'ordinaire un peu mordant de sa voix.

Et il sentit qu'elle disait vrai, qu'elle pénétrait l'amertume de n'être pas en communion absolue d'âme et de pensée avec un être très cher... Comme avait été forte en lui l'intuition que ses paroles tomberaient dans un vrai cœur de femme, délicat et tendre, pour qu'il effleurât ainsi, tout à coup, un sujet sur lequel sa bouche demeurerait toujours close... Était-ce donc aussi la complicité discrète de cette heure du crépuscule qui rapproche les âmes, leur voilant le monde des êtres et des choses ?...

Le ciel, insensiblement, s'enveloppait d'ombre ; la mer devenait d'un gris obscur, striée par l'éclair argenté des vagues.

Ils firent quelques pas en silence, songeurs tous deux, devant la résurrection mélancolique des jours enfuis qui leur avaient été chers... Mais Dorient reprit soudain :

— Comme je vous ai odieusement occupé de moi, du moi haïssable ! Vous qui êtes sévère, dites-vous, pour la faiblesse masculine, comment allez-vous juger mes regrets de ce qui ne peut plus être ? Quand on vous parlera désormais de sceptiques de mon espèce, méfiez-vous de la qualité de leur scepticisme, il y reste toujours un

vieux levain de sentimentalité! Ou, si vous aimez mieux, un vague parfum de leurs jeunes tendresses.

— Heureusement! L'homme ne vit pas seulement de scepticisme...

— Il vit aussi de sympathie... Et voulez-vous me permettre de vous dire, comme une simple vérité, que la vôtre, ce soir, m'a été infiniment bienfaisante?

— Tant mieux! fit-elle avec cette douceur grave qu'elle avait parfois... Est-ce que vous allez bientôt rejoindre madame votre mère?

— La semaine prochaine. Dans ses dernières lettres, elle réclame ma présence, et je ne veux pas qu'elle m'attende plus longtemps...

— Oui, vous avez raison...

Elle dit cela d'une voix plus lente. Un léger tressaillement l'avait remuée toute... Elle avait tout à coup l'impression qu'elle se sentirait complètement seule à Jersey quand il serait parti...

Il continuait :

— Dans huit jours, sans doute, je serai à Avranches et...

— A Avranches?...

Dans sa surprise, elle cessa soudain de marcher. Avranches! la vieille petite ville où son père avait passé sa jeunesse d'enfant, où il avait tant souhaité la conduire!...

Dorient la regardait, interrogateur. Mais il ne la questionnait pourtant pas. Alors, elle reprit, dominant les battements pressés de son cœur :

— Ne vous étonnez pas de mon exclamation! Ce nom d'Avranches est tellement plein de choses pour moi! Mon père est né dans votre ville, il y a été élevé... Aussi, en quittant Jersey, je dois y aller pour quelques heures, afin de connaître la maison où il a vécu...

— La famille de monsieur votre père a, en effet, bien longtemps habité Avranches...

— Vous l'avez connue?

— Oui, comme l'on se connaît dans les petites villes de province... Depuis que je vous ai entendu nommer, je me suis plusieurs fois demandé si vous n'aviez pas quelque parenté avec les Dustal d'Avranches.

Elle devina que, par délicatesse, il n'avait pas même interrogé M^{me} Gosseline, ne voulant rien savoir d'elle que ce qu'elle lui dirait. Et sa réserve un peu hautaine fut brisée tout à coup; avec une franchise grave et fière, elle expliqua :

— Oui, je suis de leur famille, mais je ne sais rien d'eux car ils ont rompu tous rapports avec mon père du jour où il a épousé ma mère qui était une artiste... Elle chantait dans les concerts... C'est cette qualité d'artiste que ne lui ont pardonnée ni mon grand-père Dustal ni son fils aîné non plus, qui nous a toujours considérés comme des étrangers. Par hasard, il y a cinq ans, mon père a appris que son frère était mort...

— C'est de M. Paul Dustal, le magistrat, n'est-ce pas, que vous voulez parler?

— Oui, fit-elle, inclinant la tête. Et si je suis en France, c'est beaucoup parce que mon père avait désiré que j'essayasse un rapprochement avec ma tante et ses enfants... si elle en a! Il lui avait écrit quelques mois avant... avant de me quitter... Mais elle n'a pas répondu...

— C'est que la lettre ne lui sera pas parvenue, car elle n'est pas femme à laisser sans réponse un pareil appel!

Dorient avait parlé avec une telle conviction que Michelle tressaillit, et une question frémisante lui jaillit du cœur :

— Comment pouvez-vous en être si sûr? Vous la connaissez donc beaucoup?...

— Elle veut bien me faire l'honneur de me considérer comme un ami, et c'est un titre dont je suis profondément fier; elle a l'intelligence la plus large et le cœur le plus chaud que vous puissiez souhaiter rencontrer! Ce m'est une vraie joie de penser que c'est vers elle que vous allez, parce que, quand vous l'aurez vue, vous ne vous sentirez plus isolée, sans famille!

Quel accent de sympathie profonde il y avait pour elle dans ces dernières paroles!

— Merci de me donner de l'espoir... C'est si bon! dit-elle, émue de cette sollicitude qui venait tout à coup illuminer son isolement. Parlez-moi encore de cette tante inconnue... Est-elle... jeune?

— Jeune? Comme une femme peut l'être sous des cheveux blancs, avec une éblouissante fraîcheur de peau, des lèvres et des yeux si spirituellement bons qu'ils ne vieilliront jamais... M^{me} Dustal n'a pas d'âge, elle n'a pas d'enfants...

— Si elle vous a conquis ainsi, ce doit être une charmeuse... Où la voyez-vous?... Est-ce qu'elle habite Avranches?

— Oh! non! Elle est Parisienne d'âme et de fait, et son salon est parmi les plus recherchés et les mieux fréquentés du Paris intelligent, car on y cause et l'on y fait de la musique comme dans peu de maisons aujourd'hui...

— Ah! fit-elle pensivement...

Elle se tut un peu. Puis elle reprit, mélancolique :

— C'est bien séduisant, tout ce que vous me dites là... Si séduisant que cela me paraît comme une charmante vision de rêve qui se dissipera quand je me réveillerai en entrant chez ma belle tante... Dès mon arrivée à Paris, j'aurais peut-être dû essayer de me rapprocher d'elle... Mais j'ai été lâche... j'ai attendu... Il m'était si pénible de venir en sollicituse demander, non pas même l'affection, mais seulement quelques miettes de sympathie à ceux qui nous ont rejetés de leur famille... En octobre, lorsque je serai de retour à Paris, je demanderai à M^{me} Dustal de me recevoir...

— Et si avant cette date j'ai, comme je l'espère, le plaisir de la voir, dois-je lui dire ou non que

j'ai eu l'honneur de vous rencontrer ici?... Je vous en prie, si je puis vous servir en quelque chose, disposez de moi absolument comme d'un ami, puisque vous voulez bien croire que c'est ainsi que je vous suis dévoué...

— Oui, je le crois... ce soir, comme jamais encore, je ne l'avais cru... Et cela me fait beaucoup de bien !

Il éprouva une impression de joie étrange à entendre la jeune voix grave dire ces mots si simplement... Mais elle ne le soupçonna pas, car elle continuait :

— Si vraiment il vous semblait, en causant avec M^{me} Dustal, plus sage de lui parler de moi pour que je n'arrive pas chez elle comme... comme une façon d'aventurière, faites-le ! Je m'en rapporte tout à fait à vous... J'ai la confiance...

Et elle changea de ton, un éclair de gaieté dans les yeux :

— ... Que vos soins ne m'amèneront pas à m'écrier : « Seigneur, gardez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis ! »

— Je tâcherai d'être à la hauteur de ma mission ! fit-il du même accent de badinage voulu dont elle avait fini sa phrase.

Mais elle devina dans sa réponse le sérieux d'une promesse et elle eut un sourire qui le remerciait.

Silencieusement, ils revenaient vers la ville, presque entière noyée d'ombre maintenant. Elle songeait, et lui, Dorient, trouvait une douceur encore inédite à la voir marcher ainsi confiante près de lui, à la sentir moins lointaine, lui ayant abandonné quelque chose de sa vie dont elle gardait jalousement l'intimité...

Le crépuscule avait bleui tous les lointains et les silhouettes des derniers promeneurs s'élevaient toutes noires sur l'or assombri du sable. Georges et les *boys*, fuyant la montée incessante du flot, avaient des allures drôles d'ombres chinoises...

— Alors, vraiment, vous pensez que je puis aller à M^{me} Dustal lui demander un peu de sympathie, sans craindre un accueil... décourageant?...

Elle l'interrogeait du regard profond de ses yeux de lumière où tremblait une anxiété.

— Je pense, je suis certain, qu'elle vous donnera beaucoup plus que de la sympathie et vous accueillera comme peuvent le souhaiter ceux qui vous aiment le plus...

Oh ! cette certitude imprévue qu'il lui apportait fortifiante comme un viatique !... Spontanément, elle lui tendit les deux mains :

— Vous êtes donc toujours destiné à me faire du bien ?

— Si peu... hélas !

Il s'arrêta. Obscurément en lui, palpitait un désir de dire des paroles infiniment douces à cette enfant dont la jeunesse avait, sur lui, une telle puissance d'envoûtement que, pour lui échapper, il hâtait son départ de Jersey, car il voulait demeurer libre du joug d'amour... Et il savait combien fragile est un cœur d'homme... En cette minute, le Paris tentateur lui semblait si loin, si indifférent, comme la vie qu'il lui créait, dont les liens — qui l'enserraient d'ordinaire si étroitement — lui paraissaient tout à coup lâches à ne les plus sentir... La sagesse divine, n'était-ce pas d'enfermer sa vie dans le regard, le sourire, l'âme d'une aimée?...

Il eut peur de lui-même et raidit sa volonté. Mais, s'inclinant très bas sur la petite main qui s'était tendue vers lui, il la baisa... puis la laissa retomber.

Elle n'avait eu aucun geste pour l'arrêter. Seulement, elle appela, alors :

— Georges ! Il est tard, il faut rentrer...

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



Pensées et Maximes

La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, dit une chanson bretonne ; mais la vieillesse, ajouterai-je, est le plus savoureux des fruits.

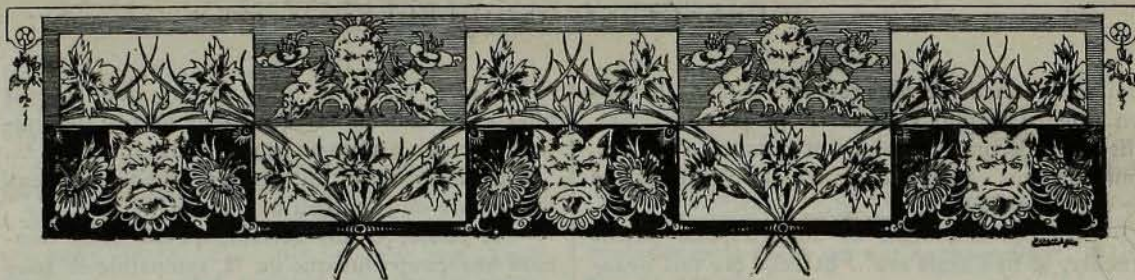
M^{me} SWETCHINE.

Ce sont les mots les plus simples qui traduisent les sentiments les plus vrais.

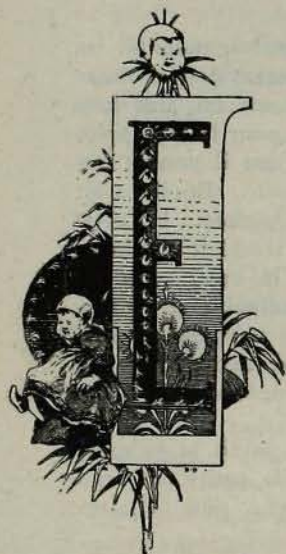
Comtesse DE MASSA.

Les indifférents ne connaissent pas nos peines ; les amis ne les comprennent pas comme nous.

Comtesse DIANE.



Causerie de Quinzaine



ENCORE une émigrée du Palais de l'Industrie, cette Société des Arts de la Femme qu'il nous a fallu suivre cette année rue des Bons-Enfants, dans l'ancien hôtel de la Chancellerie d'Orléans. Ne nous en plaignons pas, l'hôtel, à lui seul, vaut le voyage, avec ses boiseries aux ors vieillis, ses plafonds remarquables peints par Lagrenée ou le dernier des Coppel ; — un certain doute planait à ce sujet dans l'esprit de notre cicérone. Le cardinal Dubois

avait là ses bureaux au temps où l'hôtel donnait directement sur le jardin du Palais-Royal, avant l'ouverture de la rue de Valois ; plus près de nous, l'administration du journal *Le Constitutionnel* y a trouvé gîte, puis un orfèvre ; aujourd'hui, nous y trouvons une intéressante exposition d'ouvrages féminins. Nous y avons vu de ravissants spécimens de ces fleurs en rubans appliqués sur tulle, dont votre journal, chères lectrices, vous a plus d'une fois parlé, puis de remarquables enluminures, des écrans, des éventails ; enfin toute une vitrine est consacrée à la pyro-gravure en noir et en couleur, sur cuir et sur bois : plateaux, cassettes, boîtes à gants ou à mouchoirs. Ce travail, facile à réussir avec un peu de goût et d'habitude, peut être une grande distraction à la campagne ; en le faisant en plein air, on sauve ses yeux de la fumée qui les fatigue alors qu'on exécute dans une pièce fermée ces fonds noirs qui donnent aux dessins laissés en blanc un si joli relief. Il ne nous a pas semblé que la Société ait gagné en nombre d'exposantes ; il y avait là cependant, au premier abord, une idée à creuser. L'art décoratif dans une certaine mesure est essentiellement féminin ; voyez comme toute fillette sait vite arranger une gentille chambrette et lui donner coquet aspect ; le malheur

est que les femmes du monde et les professionnelles qui font partie de cette société, par des raisons différentes, manquent du loisir nécessaire pour mener à bien une œuvre de longue haleine.

Passons au bilan mondain, pour lequel il nous faut retourner un peu en arrière ; malgré le mauvais temps persistant, nous avons eu en juin quelques garden-parties. Ce genre de réceptions ne peut, à Paris, tomber dans la banalité ; d'abord, pour l'essayer, il faut un jardin, et même un grand jardin, puis un orchestre plus ou moins dissimulé ; hôtes et invités doivent être en très élégantes toilettes de ville ; le grand jour impose aux détails et à l'ensemble une irréprochable fraîcheur ; une garden-party en toilettes fanées serait chose horrible ; tout cela fait que ce genre de fêtes reste le partage de quelques privilégiés ; on ne peut y penser avec des ressources médiocres, disons-le, sans ambages, à celles d'entre vous, chères lectrices, qui nous ont consulté à ce sujet. Il avait été question d'une garden-party où les femmes auraient toutes été en bergères Watteau et les hommes en bergers assortis ; la crainte d'avoir à chanter :

Il pleut, il pleut, bergère !

a sans doute tout arrêté.

A ce propos, les savants nous déclarent que le dicton relatif à saint Médard et à saint Barnabé est faux depuis 1582 ; à cette époque, la réforme grégorienne ayant supprimé dix jours, les véritables dates de changement de temps devraient être le 18 et le 21. Je vous le dis par acquit de confiance, sans aucun espoir de changer la tradition ; malgré tous les savants du monde, saint Médard restera, le 8 juin, l'arbitre de la pluie ou du beau temps, à moins que, le 11, saint Barnabé ne lui coupe l'herbe sous le pied ; c'est comme cela, il n'y a pas à lutter.

Une des dernières réunions *select* de la saison a été la fête charmante donnée par la Société de l'Étrier.

— Qu'est-ce que la Société de l'Étrier ? me demanderont quelques-unes d'entre vous.

— C'est, amies lectrices, une Société de gens du monde qui se sont réunis pour ramener l'équitation aux vrais principes de la vieille école française. N'en est pas qui veut, je vous assure; il faut avoir fait ses preuves, et les hommes et les femmes du monde qui font partie de l'Étrier n'admettent pas à la légère dans leur petit cénacle. Quand on est passé maître en un genre quelconque, le désir de le faire constater est naturel, le faire au profit d'une bonne œuvre ajoute l'utile à l'agréable; aussi, est-ce pour la Société de secours aux blessés militaires de la Croix-Rouge française que la fête de l'Étrier a été donnée dans le manège du Tattersall. L'assistance était nombreuse et brillante; le Président de la République et le maharajah de Kapurtala étaient au premier rang de la tribune d'honneur.

Les reprises du manège étaient exécutées par M^{mes} la comtesse de Cossé-Brissac, de Saint-Léger, Aumont, comtesses de Failly et de Movellan. Ces dames portaient un costume d'amazone Louis XV, relevé de brandebourgs d'or au revers et aux parements, s'ouvrant sur une soubreveste de satin blanc, jabot de dentelle, un flot de ruban comme nœuds d'épaules; sur les cheveux, blonds ou bruns, tricornes bordés de plumes blanches. Les chevaux étaient aussi en grand équipage: crinières tressées de rubans de nuances variées, rênes de filet en soie de couleurs chatoyantes, selles à panneaux de cuir blanc, housses en velours galonné d'or à crépines.

La tenue des hommes contrastait par son austérité; elle gagnerait, croyons-nous, à être égayée; heureusement que les militaires faisant partie de la Société y apportent un peu d'écarlate et de bleu céleste, l'éclat des épaulettes et des broderies d'or.

Inutile de vous dire l'élégance des gestes et l'impeccabilité de l'équitation, le comte de Cossé-Brissac et M. de Gattines commandant les mouvements du manège.

L'heureux auteur de *Cyrano* a eu sa part de succès; à la fin de la réunion, M^{me} Segond-Weber est venue déclamer une pièce de vers faite par M. Rostand pour la circonstance. La brillante assemblée a écouté avec émotion ces dernières strophes :

Il faut se rappeler que ces fêtes splendides,
Que ces gais carrouels ont d'obscurs lendemains,
Qu'il y a tout d'un coup des selles qui sont vides,
Des étriers, soudain, qui ballottent, des brides
Qui, brusquement, flottent sans mains !

Que, sur les vastes champs nocturnes de Bazeilles,
Les chevaux, démontés, courent en hennissant,
Se penchent pour flairer les blessures vermeilles,
Repartent au galop, mais n'ont pas aux oreilles
Des flots de rubans, mais de sang.

Toujours le spectre de la guerre, de l'horrible guerre; Seigneur, donnez-nous donc la paix !

Est-ce cette bienheureuse paix que vont chercher ceux qui s'élancent dans les airs avec ces ballons captifs qui, chaque jour, planent sur Paris ? Ne seriez-vous pas tentées par une de ces expéditions, chères amies ? vraiment, la sensation est étrange et l'absence de tout danger fait qu'on peut l'analyser : le départ sans bruit, la terre qui semble fuir pendant que nous croyons rester immobiles, moins de vertige qu'en montagne; en quelques secondes, 400 mètres parcourus, et au-dessous de nous un panorama de dix lieues; tout cela vaut la première émotion du début; aussi, les amateurs de ce genre de sport sont nombreux, et la patience se lasse à attendre son tour.

Paris, d'ailleurs, ne nous retiendra plus longtemps; nous voici bien proches de ces bienheureuses vacances dont l'emploi, depuis des semaines, préoccupe grands et petits; la campagne, qui suffisait à nos pères, a maintenant besoin d'auxiliaires; pour remettre nos nerfs surexcités et nos tempéraments anémiés, il nous faut la brise saline ou l'air de la montagne, le choix est difficile, chacun donne son avis; naturellement, le médecin est consulté; c'est à en perdre la tête; on ne sait plus que faire ! Pour ajouter à nos perplexités, laissez-moi vous proposer une nouvelle villégiature; la station d'été que je vais avoir l'honneur de vous présenter est au Spitzberg. Comme vous voyez, ce n'est pas à nos portes, mais le Spitzberg est maintenant relié au continent par un service régulier de bateaux à vapeur. Ces bateaux partent, deux fois par semaine, de Hammerfest, en Norvège, passent à l'île des Ours, au cap Sud, et arrivent en deux jours à Advent-Bey, la station principale du Spitzberg. Là, on trouve un hôtel avec 40 chambres, un cuisinier, des domestiques, un bureau de poste, etc.; des barques à voiles peuvent vous conduire plus loin encore, à l'île des Danois, d'où partit le malheureux explorateur Andrée; il est loisible d'excursionner dans des glaciers plus vastes que tous les glaciers alpins; on peut chasser l'ours blanc, le renne, le renard, le phoque, l'épaulard blanc, et, jusqu'au 22 août, le soleil de minuit éclaire les nuits; il manque encore un casino; on cherche un concessionnaire. N'allez pas croire que je vous fais une réclame intéressée, je ne suis pas de l'affaire, et, entre nous, je doute fort que les actionnaires — s'il y en a — touchent de longtemps de gros dividendes, malgré les *great attractions* que je vous ai énumérées.

EDMÉE.





DEVINETTES

Vers célèbres



De quel auteur et de quelle œuvre les vers suivants :

Il marche et des trois jours le premier jour a lui.
Il marche et l'horizon recule devant lui.
Il marche et le jour baisse; avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.

(*Amie des fleurs, à Biarritz.*)

Proverbe

Avec les initiales des contraires des mots suivants, chercher un proverbe de sept mots :

Long. — Favorable. — Désagréable. — Grenier. — Superflu. — Habillé.
— Intelligent. — Partir. — Lac. — Rien. — Souvenir. — Plusieurs. — Étroit.
— Temporel. — Mal. — Haïr. — Lâcher. — Leste. — Occident. — Vilain. —
Vif. — Abaisser. — Incertain. — Malsain. — Pacifier.

(*Mère et Moi.*)



Mots en parallélogramme

.....
.....
.....
.....

Horizontalement : Une femme poète du ^{vi} siècle avant J.-C. — Plus qu'une habitude. — Un soldat de la mer. — Exclamation douloureuse.

Verticalement : Pour fendre le bois. — Le tiers d'un mérite. — Femme d'Abraham. — Renommés à Flavigny. — Toujours vert. — Pour appeler. — Tout rond.

(*Une ancienne abonnée.*)

Mots en hélice

Dans une colonie. — Entendre. — Plante textile. — Métal précieux. —
La fin d'un sermon. — Deux fois dans l'année. — Article. — Cours d'eau.
— Dans un ballon. — Sans tache.

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Métagramme

Avec L, une monnaie italienne. — Avec S, un titre que l'on donne aux rois. — Avec R, un témoignage de gaieté. — Avec D, une expression de la pensée. — Avec P, plus que mauvais. — Avec V, une sous-préfecture.

(*Jeanne pensant à Jeannette.*)



Mots en croix

Deux noms de fleurs à disposer en croix avec les lettres que voici :

RR EEE SS AA NN III CC

(*Marguerite Grosjean.*)

EXPLICATION DES DEVINETTES DE JUIN

Mots en éventail :

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Mots en carré syllabique :

TA LIS MAN
LIS BON NE
MAN NE QUIN

Énigme : La rêverie.

Mots en étoile :

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

Vers à terminer : Image, fortement, moment, davan-
tage, outrage, ami, gémi, cicatrice, réparé, ulcéré,
refroidisse.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.